Le Monde

Janvier 2020
France

Page 1/1

J'AVAIS 20 ANS

« J'AI TOUJOURS CRU QUE TOUT ÉTAIT POSSIBLE »

MANUELLE GAUTRAND

L'architecte raconte comment son éducation « soixante-huitarde » et ses voyages ont guidé son parcours et nourrissent son travail

Manuelle Gautrand, en 2018 à Paris.
ÉRIC GARAULT/PASCO

Elle est l'une des femmes architectes les plus connues en France, récompensée par plusieurs prix. Elle a réalisé des projets aussi divers que la rénovation de la Gaîté-Lyrique, à Paris, la construction de l'Espace Citroën sur les Champs-Elysées, la Cité des affaires de Saint-Etienne, l'extension du Musée d'art moderne de Lille Métropole… A 58 ans, Manuelle Gautrand revient sur son parcours et la naissance de sa vocation.

Dans quel milieu avez-vous grandi ?

Dans un milieu soixante-huitard, à Montpellier. Mes parents étaient anticléricaux, anticonventionnels, écolos, européens… Pour vous donner une idée, une figure importante de la maison, c'était Daniel Cohn-Bendit. Mes parents ont tous les deux obtenu le diplôme d'architecte, mais n'ont jamais construit. Mon père travaillait en libéral, il s'est occupé de l'aménagement du parc naturel régional du Vercors et de celui des Cévennes. Ma mère était artiste. On menait une vie bohème, on était très souvent chez des amis, on voyageait l'été dans les villes italiennes, on arpentait Venise. Mon enfance et mon adolescence ont été forgées par la lumière crue du Sud, les couleurs vives de la Méditerranée, dans ces villes où l'on vit dehors, avec beaucoup d'espaces publics. Cela marque encore mon travail aujourd'hui.

Vous définissez vos parents comme des « soixante-huitards » : certains enfants de cette génération disent qu'ils ont manqué de cadre. Est-ce votre sentiment ?

Oui, je pense. Dans ma famille, on ne savait pas de quoi le lendemain serait fait. On vivait comme des cigales… Professionnellement, mon père connaissait des hauts et des bas. Il fallait s'adapter à ce sentiment d'insécurité, ce n'était pas tous les jours facile pour moi. Le quotidien était peu structuré – les repas, les horaires… – et cette absence de cadre m'a un peu manqué. Je n'avais aucune limite, j'étais très libre. Tout cet environnement m'a fait grandir très vite. Mais c'est peut-être aussi grâce à cela que j'ai toujours cru que tout était possible et que j'ai eu le courage de m'engager dans cette voie.

Vous avez décidé d'intégrer une école d'architecture. Choisir les mêmes études que vos parents, était-ce compliqué ?

Après mon bac scientifique, je m'étais inscrite en prépa HEC, avec l'idée d'intégrer une école de commerce pour travailler dans la mode. Mais, à la rentrée, au dernier moment, j'ai changé d'avis. Je me suis inscrite à l'Ecole d'architecture de Montpellier. Ce n'était pas une décision facile à assumer. D'ailleurs, je ne l'ai pas dit tout de suite à mes parents ! Mon père l'a découvert quelques semaines plus tard… Je ne voulais pas entendre leurs commentaires sur ma décision. D'autant que j'étais encore loin d'être sûre de mon choix. Du coup, en plus de l'école d'architecture, je m'étais aussi inscrite en fac de maths et d'histoire de l'art : pendant un an et demi, j'ai suivi tous les cours en parallèle !

Quand avez-vous assumé votre volonté de devenir architecte ?

Quand je suis partie en Australie. J'avais 20 ans, et ce fut un choc énorme. Ce voyage a changé ma vie. Je n'étais jamais sortie d'Europe, et j'ai découvert là-bas des paysages d'une échelle que je n'avais jamais vue, des villes immenses, des grands horizons, de vastes espaces sauvages comme il n'en existe plus en Europe, où tout a été domestiqué. A Sydney, j'ai eu un coup de foudre pour l'opéra. Ce bâtiment extraordinaire, si parfaitement inscrit dans son environnement au bord de l'eau, est encore un guide pour concevoir mes projets. A partir de ce voyage, j'ai assumé que je voulais être architecte, que c'était ma vocation. J'ai arrêté mes deux autres cursus à la fac et je m'y suis mise à fond. J'ai décidé que je voulais créer, construire – peut-être aussi parce que mes parents ne l'avaient jamais fait. C'est aussi à partir de ce voyage que j'ai pris conscience de mon identité européenne.

Etiez-vous alors en rupture avec vos parents ?

Non, pas du tout. J'étais juste très indépendante. A 19 ans, je suis partie habiter avec mon petit ami de l'époque, étudiant en architecture. Je finançais mes études par des petits boulots dans des agences.

Lorsque vous terminez votre école d'architecture, vous décidez de continuer vos études, en gestion. Pourquoi ce choix ?

J'ai passé une année à l'IAE *[Institut d'administration des entreprises]* à l'université de Montpellier pour comprendre le fonctionnement des entreprises. J'avais en tête l'idée de créer mon agence et pour cela la volonté, ou l'obsession, de devenir structurée, carrée, un peu aussi pour prendre le contre-pied de mes parents bohèmes. A l'IAE, je n'étais pas passionnée par le contenu. D'ailleurs, j'ai été major de ma promo d'archi, mais je suis sortie dernière de l'IAE ! Mais je ne regrette rien : c'est là que j'ai rencontré mon futur mari, le père de mes enfants.

« VOYAGER PENDANT SES ÉTUDES, C'EST FONDAMENTAL. ERASMUS, PAR EXEMPLE, EST UN FANTASTIQUE ACCÉLÉRATEUR DE VIE »

Créer, construire : il faut une certaine audace pour s'affirmer, très jeune, dans cette voie, surtout en tant que femme. Avez-vous rencontré des difficultés ?

Quand ma mère a suivi ses études d'architecture, elle était la seule femme de sa promo. Elle a très mal vécu le bizutage, les remarques… Et n'a finalement jamais exercé. Pendant mes études, je n'avais pas conscience de la différence entre les filles et les garçons. J'ai reçu une éducation non genrée par une mère féministe. J'ai vraiment ressenti des barrières plus tard, quand j'ai créé mon agence et commencé à mener des projets importants. En 2017, j'ai été la première femme à recevoir le prix européen d'architecture. Cela m'interroge et me rend triste d'une certaine manière. Il existe un vrai plafond de verre dans ce milieu.

Aujourd'hui, il y a plein d'étudiantes dans les écoles d'architecture. Beaucoup manquent de confiance en elles, ce qui provient en grande partie de leur éducation. L'idéal de la maternité est encore très présent. Architecte, c'est un métier de combat, qui demande un investissement personnel très important. Il faut savoir se relever quand on perd, accepter la compétition permanente. Je constate que beaucoup de filles ne sont pas armées pour cela. On ne leur apprend pas assez à prendre des risques, le plaisir de se battre – ce qui n'implique pas l'agressivité, cela n'a rien à avoir.

Moi, je n'ai jamais joué avec des poupées – je me souviens d'avoir fait une fois une crise pour obtenir une Barbie, mais ma mère ne m'en a jamais acheté. Cela ne signifiait pas que je rejetais tous les domaines traditionnellement féminins : par exemple, j'ai toujours été passionnée par la mode. En revanche je dessinais, je jouais beaucoup avec des voitures, un garage, j'étais dans l'action. J'ai eu deux fils, mais si j'avais eu une fille, j'aurais vraiment fait attention à ce qu'elle ne s'enferme pas dans un monde trop étroit.

Vous avez longtemps enseigné en école d'architecture. Quel regard portez-vous sur les jeunes qui se lancent dans ces études ?

La chose la plus sacrée, quand on est jeune, c'est l'insouciance. Je trouve cette génération plus inquiète… Ils culpabilisent beaucoup par rapport à l'environnement – alors que ce serait davantage aux générations plus âgées de culpabiliser. Cette inquiétude peut déboucher sur un certain conformisme, qui peut brider l'audace et la créativité. Cela me frappe surtout dans ces débats sur l'avion, et la remise en cause des déplacements. Le voyage, c'est cela qui forge un regard, qui vous aide à comprendre qui vous êtes. C'est un enrichissement sans limite. Ce qui permet de comprendre les autres. Le risque, avec ce discours anti-avion, ce serait de se refermer. Voyager pendant ses études, c'est fondamental. Erasmus, par exemple, est un fantastique accélérateur de vie et d'expériences pour les jeunes. Et cela a aidé à forger un vrai sentiment européen à toute une génération. Car c'est quand on est loin qu'on se rend compte de nos racines communes.

20 ans, était-ce votre plus bel âge ?

Oui, mais ce n'est pas le seul. Dans mon métier, chaque projet, c'est une aventure de cinq à dix ans. A chaque fois, ce sont des morceaux de vie. La compétition, la remise en question permanente inhérente au travail d'agence vous maintient dans une position d'instabilité, ce qui est positif. Je suis sans arrêt attirée vers le futur, vers la prochaine étape. Comme à 20 ans. La passion ne s'éteint pas. ●

PROPOS RECUEILLIS PAR JESSICA GOURDON

Dates-clés

1961 Naissance à Marseille

1985 Diplômée de l'Ecole nationale supérieure d'architecture de Montpellier

1991 Crée son agence

2016 Elue présidente de l'Académie d'architecture

2017 Prix européen d'architecture délivré par le Centre européen d'architecture